

# JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>es</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées. format in-4.<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes, port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.*

Paris, ce 29 Juin 1813.

A U R É D A C T E U R .

Je vous remercie, Monsieur, de la publicité que vous avez donnée à ma lettre : le bien qui en résulte est déjà évident ; car voilà un garçon qui veut me prendre à son service (1) je n'accepterai cependant pas sa proposition ; quoique je ne sois qu'une femme-de-chambre, j'ai des principes ; il n'est pas de bon ton qu'une personne de mon sexe se mette au service d'un homme, et je ne me résoudrois à cette extrémité, que dans le cas où la mode viendrait à consacrer un pareil usage.

Quoique hors de maison, d'ailleurs, je ne suis pas sur le pavé. J'ai loué un petit appartement que j'ai garni des petits meubles que j'ai reçus en cadeau pendant le temps que j'ai servi ma dernière maîtresse, j'ai de quoi vivre avec mes gages auxquels je n'ai pas touché. Les cadeaux que m'a faits, Monsieur, serviront encore quelque tems à mes menus plaisirs, et je peux m'habiller toute ma vie avec les robes que Madame n'a portées qu'un jour, et qui me revenoient de droit.

Oh ! du côté de la fortune, je ne suis pas à plaindre, mais sensible aux procédés, je ne peux encore oublier l'outrage que m'a fait Madame. Permettez-moi de vous exposer en détail les petits services que je lui ai rendus, vous jugerez bien mieux de son ingratitude, et comme elle est abonnée à votre Journal, peut-être la lecture de ma lettre lui fera-t-elle sentir son injustice, ou lui inspirera quelques remords : peut-être aussi appréciant l'étendue de mon savoir faire, et ma dextérité, quelque élégante sensible me vengera-t-elle de l'affront que me fit une ingrate maîtresse, et me prendra-t-elle à son service.

(1) Voyez le N<sup>o</sup>. du 10 Juin.

A deux heures du matin , quelquefois plus tard , rentroit Madame , un peu fatiguée des plaisirs du jour , et de la longueur de la veillée , ou des pertes du jeu. Je l'attendois et n'avois pas les bras croisés. Je préparois pour elle un faux visage , une fausse gorge et des gants , le tout enduit de pâtes dont je connois seule la préparation , et qui contribuent merveilleusement à entretenir la fraîcheur de la peau et la beauté du teint.

J'avois imaginé exprès pour elle , un corset élastique , couleur de chair , qui faisoit que Madame , à plus de trente ans , avoit l'air d'une nymphe.

J'allumais la lampe d'albâtre qui jettoit un de ces demi-jours si favorables à la beauté , et j'allois me livrer moi-même aux douceurs du repos.

Le lendemain , pendant que ma maîtresse languissoit encore dans les bras de Morphée , j'étois sur pied ; je préparois un bain aromatique dans lequel Madame se plongeoit à son réveil , et au sortir je la frottois de savon de Naples parfumé , et de mille essences onctueuses propres à donner de la souplesse à ses nerfs et à rendre son épiderme doux et uni.

Elle rentroit dans son lit , où elle réchauffoit son estomac par une bonne tasse de café au lait ou de chocolat , préparé et servi de ma main.

Monsieur étoit alors admis à lui faire sa cour , et tous les quinze jours une bourse remplie d'or déposée sur la toilette de Madame , étoit une preuve de l'impression toujours nouvelle que faisoient sur le mari les charmes sans cesse renaissans de sa chère moitié. J'en avois ma part ; quoi de plus juste ?

A une heure après-midi , je disposois la toilette du matin , le demi-négligé. J'embaumais les cheveux de Madame , je l'habillois enfin de la tête aux pieds , je la couchois dans une posture antique , sur son canapé ; et j'avertissois le valet-de-chambre que l'on pouvoit introduire chez Madame ses connoissances intimes.

Pendant qu'une foule d'adorateurs prodiguoit son encens à la Cléopâtre de ma façon , je disposais la parure du soir , et vers les cinq heures ma maîtresse entroit dans le cabinet des grâces d'où elle ne sortoit jamais sans que je ne l'eusse en quelque sorte revêtue de leur ceinture.

Madame s'apprêtoit alors à passer dans le salon de compagnie ; elle couvroit sa tête , son col et ses doigts de diamans , et quelquefois elle me donnoit ceux qui avoient perdu leur éclat , ou dont la monture étoit un peu vieillie ; mais c'étoient des bluettes , des riens ; il ne m'en reste pas pour deux mille écus !

On disoit , on alloit au spectacle : croyez-vous que j'eusse un moment de libre ? Pas du tout : la plupart du temps il me falloit préparer de nouveaux ajustemens , parce que Madame alloit au bal ou dans quelque cercle brillant. Mon zèle et mon talent étoient encore mis à l'épreuve.

Voilà , Monsieur , quel étoit mon emploi auprès de ma maîtresse. Je suis trop délicate et trop réservée pour vous faire l'énumération des services plus essentiels que je lui ai rendus , et qui ,

quoique payés au prix de l'or , méritoient , je crois , une récompense plus noble , et une reconnoissance éternelle.

Je ne sais quelle catastrophe imprévue a subitement accablé ma maîtresse. J'ignore quel événement est venu troubler la tranquillité , déranger les affaires d'une maison dans l'administration de laquelle j'apportoais pour ma part tant d'économie. Enfin , Monsieur n'a plus laissé de bourse sur la toilette , les amis intimes de Madame ont tout-à-coup disparu , la joie , les plaisirs , les grâces ont abandonné notre demeure , et ma maîtresse ayant vieilli en un jour , pour avoir négligé mes soins , m'a proposé de me garder aux conditions les plus dures , et que je n'ai pu accepter , et a fini par me chasser , en me disant que j'étois plus riche qu'elle.

Voilà donc la récompense de tant de soins , de tant de travaux , d'une aussi grande fidélité ! Puisse le récit de mon malheur attendrir quelque ame sensible , et me procurer une nouvelle place où je gagnerai à la sueur de mon front de quoi me marier avec un valet-de-chambre de mon acabit , ou de quoi finir mes jours en honnête fille , pourvue d'une honnête existence.

Votre servante ,

CLARA.

~~~~~

*Extrait d'une Correspondance inédite.*

Novembre 1757.

Voici des vers de M. Collé. La préface qu'il y a mise vous mettra au fait de tout ce qu'il faut savoir pour les entendre.

Petits vers envoyés , le jour de sa fête , à une jeune veuve assez jolie et très-spirituelle. Cette dame qui vit au milieu d'une famille très - pieuse , menace continuellement ses parentes de se jeter dans la plus haute dévotion , et n'en fait rien. Ce qui a fait naître l'idée à ces mêmes parentes de lui envoyer , la veille de sa fête , un bouquet de houx , de chardons , d'épines , avec une rose au milieu , accompagnée d'une boîte remplie de petits paquets séparés , et étiquetés ainsi qu'il suit : *Une haire et un pot à rouge. Deux disciplines , l'une de corde , l'autre de fer , et une brosse à rouge. Deux bracelets et deux jarretières à fers piquans , et quatre paires de gants pour conserver la peau unie et fraîche. Un cilice et du lait virginal. Un petit bonnet à pointes de fer et un petit bonnet piqué au cabriolet. Un cœur armé de pointes de fer , et de l'eau de beauté. Une ceinture de fer , et du noir pour le sourcils , etc.* Cette jeune veuve est d'ailleurs d'une conduite très-régulière et très-vertueuse , ce qui , suivant une note critique de l'auteur de ces vers , n'est pas autrement commun en France. On observe encore que les choses étiquetées sont réellement en nature dans chacun desdits paquets , sur lesquels étoit posée une grande feuille de papier blanc , avec cette inscription en grosses lettres :

Babét , recevez ce bouquet ,

Moitié saint et moitié coquet. Madrid

Au fond de tous ces paquets étoient les vers suivans :

B O U Q U E T.

Sainte et mondaine Elisabeth ,  
Qui n'en êtes qu'à l'alphabet  
D'une dévotion profonde  
Et des voluptés de ce monde ,  
De votre savoir imparfait  
Et de votre inexpérience  
Dans l'une et dans l'autre science ,  
Dieu ni diable n'est satisfait.

Décidez-vous donc tout-à-fait ;  
Devenez tout-à-fait picuse  
Ou tout-à-fait voluptueuse ;  
Qui voulez-vous décidément ,  
D'un confesseur ou d'un amant ?

Est-ce l'amour et ses délices  
Que vous préférez aux cilices ?

Pour les cilices penchez-vous ?  
Voyez qui peut le plus vous plaire ,  
Des traits d'amour ou de la haire ?  
D'un cœur armé de petits cloux ,  
Ou d'un cœur sensible et tendre ,  
Qui se prend et qui sait nous prendre ;  
Et fait naître en nous le désir ,  
Le sentiment et le plaisir ?

Aimez-vous mieux des disciplines ?  
En voici de corde et de fer ;  
Et qui , selon maintes béguines ,  
Vous garantiront de l'enfer.  
Mais je vous vois déterminée ,  
Avec des appas si touchans ,  
Et tant d'esprit , vous êtes née  
Pour être joliment damnée ,  
Et pour damner beaucoup de gens.

Vous en rappellerez peut-être ,  
Et peut-être dans quarante ans  
Ferez-vous revenir le prêtre ;  
Mais vous avez encor du tems.

Et sur la fin de votre course ,  
Quand vous verrez la mort de près ,  
Vous aurez encor la ressource  
De vous sauver par les marais.

La dame à qui on porta ce bouquet , prit son parti , et fit son choix sur-le-champ ; elle prit la brosse et le pot à rouge , et s'en mit en présence des personnes qui avoient donné le bouquet.

PROLOGUE du cinquième Chant d'*Amadis de Gaule* (1).

Je n'aime point qu'on parle mal des dames ;  
 C'est un grand tort : nous devons les servir ,  
 Les respecter , et surtout les chérir.  
 Honneur à Dieu qui vous donna les femmes !  
 Riantes fleurs de ce triste univers ,  
 Elles nous font adorer leur empire.  
 Je ne dis pas leurs mérites divers ;  
 Et je me tais lorsque j'ai trop à dire.  
 Si , bien souvent , leur cœur est entraîné ,  
 Si leur vertu quelquefois est fragile ,  
 Sur ce point-là je suis très-étonné  
 De rencontrer maint juge difficile :  
 Car leur amour , à l'un de nous donné ,  
 Etoit avant sollicité par mille.  
 Si leur malheur , si leur plus grand défaut ,  
 Souvent unique est d'aimer un peu trop ,  
 L'esprit de corps , l'esprit de conscience ,  
 Leur devoient bien gagner notre indulgence.  
 Nous sans envie , ah ! du moins sans courroux ,  
 Jugeons l'erreur de ces enchanteresses ;  
 Pardonnons-leur des torts qui sont pour nous ,  
 Et méritons une de leurs faiblesses.

Ma chère tante ,

Je vous écris au milieu des larmes et des chagrins . . . . .

J'allai hier au spectacle , à Feydeau. Je fus bien mécontent des acteurs et des pièces. La petite Georgette y étoit. Vous vous rappelez cette jeune personne si gauche , arrivant de Romorantin , faisant mille petites simagrées et ne sachant pas si elle devoit lever les yeux. Elle est plus hardie maintenant. Sa mère l'a lancée dans un cercle de dames à tapis verts. Les voitures vont leur train , les loges aux grands théâtres , les courses en calèche , au bois de Boulogne. Pourvu que tout cela dure . . . . .

Ah ! j'ai dans le fond de l'ame une peine que je ne puis vaincre. Il est un souvenir qui me ronge et qui détruit pour moi tout le charme de la vie . . .

Arsène , cette grande Arsène , si belle , si vaine , si pauvre , Arsène est arrivée traînant après elle ses quatre enfans. Elle est désolée de voir sa fille aînée presque aussi grande qu'elle. A chaque instant et à toutes les personnes qu'elle rencontre , elle se tue de dire qu'elle s'est mariée de bonne heure , et que sa fille n'a que douze ans. On le croit , comme vous savez que l'on croit

(1) Poème faisant suite à *la Table ronde* , par M. Creuzé de Lesser. Un volume in-18 de 404 pages , prix : 3 francs 50 centimes , et , port franc , 4 fr. ; chez Delaunay , libraire , au Palais-Royal , galerie de bois.

ces choses-là dans le monde. Hector a été enchanté le premier jour de l'arrivée de sa femme. Mais il commence à ne plus avoir autant de joie. Les chapeaux, les plumes, les robes et les festons le désespèrent. Je vois cela sans qu'il se plaigne encore pourtant. . . .

Qui m'arrachera aux pensées déchirantes, aux retours cruels, aux désolantes images ? Mes jours devoient couler dans les plaisirs. Le malheur, et quel malheur affreux est venu troubler tant de si doux projets. . . .

Léger vient de m'apporter un habit charmant. Ah ! ma chère tante, quelle couleur divine. Ce n'est point bleu, ce n'est point vert, ce n'est point gris, ni noir, ni brun, c'est un composé de toutes ces couleurs, et cela donne des reflets délicieux. . . .

Ainsi le corps est bien. La mise est superbe. Habit élégant, joli pantalon, bottes légères, linge d'une finesse remarquable ; il n'y a rien là que de digne de louange et de parfait ; il faut que je le confesse. . . .

Mais la tête est bien malade. La tête est dégarnie de cheveux. Ce ne sont plus, ma tante, ces longues tresses que vous vous amusiez à relever avec votre peigne d'écaille. Les tempes sont dégarnies. La fatale tonsure est arrivée. . . .

Hélas ! je ressemble à ces arbres dont le printemps fait reverdir le pied, mais dont la cime brûlée par les orages reste nue et desséchée.

Adieu ma tante, il m'a pris ce matin une démangeaison d'écrire, et j'ai bavardé. Ne vous gênez point pour me lire. Prenez votre temps. Gardez cela pour ce soir quand vous voudrez dormir. Je n'irai point dîner demain chez vous comme je le devois. Votre rue d'Angoulême est par trop loin. Vous devriez la faire rapprocher. Demain il faut que j'aille souhaiter la fête à une dame fort aimable qui a mis une bague au Mont-de-Piété pour être en état de nous recevoir comme nous le méritons.

Pour moi je suis en marché avec un marchand d'habits-galons. Je veux me défaire de bottes et de gilets qui ne vont plus. Du prix que j'en dois retirer je veux acheter un bouquet et des bonbons pour la fête de demain.

A dimanche, ma chère tante, je crois qu'alors vous aurez reçu cette somme sur laquelle vous comptiez. . . .

. . . . A l'avantage de vous voir.

Vous savez combien je vous aime.

Je vous embrasse tendrement,

MISTOUFOU.

~~~~~  
SUITE ET FIN du Voyage autour de mon Boudoir (1).

Où est donc la clef de mon secrétaire ? Je l'y avais laissée. Je gage que c'est mon fripon de perroquet qui l'aura dégagée de la serrure. Justement ; je la tiens, et je l'entends qui rit et qui

crie : *finissez , finissez donc*. Oh ! mon pauvre Jaco ! Ce mot qui t'a frappé quelquefois , ne se placera plus sur mes lèvres ; à trente ans passés , on n'a plus de téméraire à contenir.

Voyons mes lettres. Je les ai déjà classées : Lettres d'amoureux , lettres d'amans , lettres d'amis.

Les premières sont indifférentes. Elles prouvent seulement qu'une femme a été jolie , et que des papillons ont voltigé autour de la rose. Leur nombre fait l'éloge de la fleur , sans en faire la censure , puisque rien ne prouve qu'elle ait partagé leurs transports. Après tout , que me disent ces lettres ? Ce qu'on dit à toutes les femmes : que les grâces m'ont nourrie de leur lait ; que Vénus m'a fait don de sa ceinture , et ces amas de fadeurs qui forment l'insipide jargon des écoles de Cithère. Lettres à brûler , comme ridicules et surannées.

Quant aux lettres d'amans , ce n'est avant qu'on leur ait rien accordé , qu'un fatras mielleux de galanteries et de tendresses ; ce n'est , lorsqu'ils n'ont plus rien à désirer , qu'un mélange amer , de soupçons , de reproches , d'injustices , de perfidies. Ne vois-je pas encore sur plusieurs de ces missives , la trace des larmes dont ces méchans me les ont fait arroser ? Amour , amour ! que tu nous vends cher tes frivoles et passagères douceurs ! Allons , j'ai une grande fille : Lettres à brûler comme dangereuses.

Qu'il est léger ce troisième paquet ! Il devoit l'être encore davantage !

A-t-on des amis à vingt ans ?

Flore. Hébé n'ont que des amans ( 1 ).

Les amis d'une femme de cet âge ne sont que de tristes donneurs de conseils qui cherchent à prendre sur son esprit , l'empire qu'ils ne peuvent avoir sur son cœur : Lettres à brûler comme ennuyeuses.

Et ces portraits : A brûler de même. Mais en voici un dont la petite peau collée sur l'ivoire , s'est détachée et laisse voir quelques mots. Lisons : *Renvoyé au parjure et méprisable Sinville par une de ses victimes*. Le scélérat ! en m'offrant son cœur et son portrait , il ne m'offroit que le rebut de vingt autres peut-être. Et puis fiez-vous au serment des hommes : Au feu.

Quelle est cette lettre que j'ai mise là hier , sans l'avoir même décachetée ? Elle est de ce bon Dorvigny qui m'aime si bien , que je traite si mal et qui a pourtant toute mon estime. Si jamais je fais un ami , c'est bien lui que je choisirai. Mais ne suspendons pas mon voyage ; je lirai sa lettre à mon aise , quand je serai de retour sur mon sofa.

J'arrive à ce balcon sur lequel on m'a donné tant de sérénades. Je ne saurois me rappeler sans rire , la réponse de cet officier de dragons qui , à l'aide d'une échelle de soie , tentoit de l'escalader pendant la nuit. Mon mari l'entend , se met à la fenêtre et demande ce qu'il fait là. Il répond d'un grand sang froid : *Monsieur , je me promène : chacun a sa manière*. — Soit ,

(1) Vers de Laharpe à M<sup>me</sup>. de Cassini.

lui dit mon mari , *pourvu que ce ne soit pas sur le balcon de ma femme.*

Il faut que je fasse enlever ces vases de fleurs , pour en placer sous verre d'artificielles. Celles de nos jardins passent si vite. Leurs feuilles fanées et tombantes me font voir de trop près les prompts ravages du temps. Leur dirai-je , avec M<sup>me</sup> Deshoulières (1) ?

Plus heureuses que nous , vous montrerez pour renaitre.  
Tristes réflexions ! Inutiles souhaits !

Lorsqu'une fois nous cessons d'être ,  
Aimables fleurs ! c'est pour jamais.

Où va donc s'égarer mon esprit ? Es-ce qu'un boudoir est fait pour moraliser ? La mélancolie doit-elle y paroître ? Doit-elle surtout en bannir l'amour ? Pour avoir trente-deux ans

Ai-je passé le temps d'aimer (2) ?

Dorvigny sûrement ne le croit pas. Lisons son billet. Oh ! oh ! des vers , un couplet ! Heureusement , il n'y attache aucune prétention ; son esprit y a peu de part ; il les fait avec son ame.

Que je vous hais ,  
Cruelle et chère Léonice !

Que je vous hais !  
Mon cœur brûle pour vos attraits.  
Mais vos rigueurs font mon supplice.  
Pour jamais , adieu , Léonice.

Que je vous hais !

Non , tu ne me hais pas ; tu te meurs à toi-même ; et je ne reçois point tes adieux.

Il me vient une idée. Dorvigny a un fils de vingt-quatre ans ; ma fille en aura bientôt seize ; marions-les. J'épouserai le père ; et revenue des erreurs du bel âge , c'est entre l'amour filial et l'amitié que j'acheverai le voyage de la vie.

\*\*\*

MODES.

On effile maintenant les fichus de gaze qui forment la garniture des chapeaux de paille. Le laurier blanc ou rose , le lys blanc et les roses blanches , voilà les fleurs à la mode. Ces fleurs se posent toujours très-haut , sur le devant du chapeau. Quelquefois , derrière les fleurs , il y a un nœud de ruban à grosses coques et à bouts flottans. Les capotes de percale n'ont point de garniture. On voit plus de capotes vertes que de coutume. Il y a aussi , depuis quelques jours , des chapeaux verts. Le bézoard cosmétique d'Arabie , qui se vend chez M<sup>lle</sup> Juliette , rue d'Hanovre , n<sup>o</sup>. 10 , continue de jouir d'une faveur particulière auprès de nos plus aimables parisiennes. On dit même que des dames du rang le plus distingué l'ont honoré de leurs suffrages. Les nouveaux pantalons sont étroits du bas comme des guêtres , et ont huit ou neuf boutons de chaque côté.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1322.

(1) *Les Fleurs* , idille.

(2) Vers de La Fontaine dans la fable des Deux Pigeons.